



Lily Perlemuter

Appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Lily Perlemuter, « Appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi », *Yod* [En ligne], 14 | 2009, mis en ligne le 31 octobre 2011, consulté le 03 avril 2016. URL : <http://yod.revues.org/357> ; DOI : 10.4000/yod.357

Éditeur : INALCO

<http://yod.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://yod.revues.org/357>

Document généré automatiquement le 03 avril 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Yod - Revue des études hébraïques et juives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Lily Perlemuter

Appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi

Pagination de l'édition papier : p. 123-137

- 1 Le sujet « appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi » demeure au carrefour de différentes disciplines – littéraire, sociologique et psychologique — et c'est à la fois sa difficulté et sa richesse. Dudu Busi aborde la question du judaïsme oriental en Israël depuis les années soixante-dix et s'interroge sur la construction de l'identité des membres de ce judaïsme à travers l'histoire d'Israël, avec ses joies et ses souffrances. Nous verrons tout au long de cette étude si l'appartenance à la communauté orientale est un facteur d'exclusion de ce que plusieurs protagonistes appellent le « bel Israël »¹ et si la volonté d'appartenir au « bel Israël » s'accompagne obligatoirement du rejet de ses origines.
- 2 Dudu Busi est né en 1969 à Tel-Aviv, dans le quartier Hatikva, un quartier pauvre au sud de la ville, qui sert de toile de fond surtout à son premier roman². Son père est originaire du Yémen et sa mère, d'origine perse, est née en Israël. Il a publié trois romans : *Verte est la lune dans le wadi*³, *Le bon sauvage*⁴ et *Maman a la nostalgie des mots*⁵.
- 3 On peut dire que l'œuvre de Dudu Busi fait partie de la vague littéraire dont les auteurs sont en quête de leurs racines. L'affirmation de l'appartenance communautaire, qui a été un phénomène marginal propre à quelques écrivains, est omniprésente dans la littérature israélienne depuis une vingtaine d'années. Citons par exemple : Ronit Matalon (née en 1959), Dorit Rabinyan (née en 1972), Sarah Shilo (née en 1958) et bien d'autres⁶.

Présentation des romans

- 4 Les trois romans de Dudu Busi forment presque une trilogie. Plus exactement peut-être, les deux premiers constituent une entité et le troisième la complète. Dans les deux premiers, le narrateur est un enfant, puis un adolescent. Les deux enfants se trouvent en marge du monde qui les entoure et le regardent avec intelligence, grande lucidité et sans complaisance.
- 5 Le roman *Verte est la lune dans le wadi* est écrit à la première personne. Moussa, le narrateur, a douze, puis quatorze ans. Le roman se passe dans les années 70 du XX^e siècle. À travers Moussa, on découvre la vie dans le quartier déshérité de Hatikva⁷.
- 6 Le deuxième roman, *Le bon sauvage*, s'écarte du microcosme de ce quartier et va plus loin dans la présentation de la problématique de l'appartenance et de l'exclusion. Le premier dépeint surtout l'environnement immédiat et les communautés qui vivent dans le quartier — les ashkénazes y sont presque absents – alors que dans le deuxième, la description des relations entre la communauté orientale et les ashkénazes apparaît. Le roman se déroule vingt ans plus tard, à la fin des années 90. Le narrateur, Élie, vit dans le quartier Haargazim⁸, près de Hatikva. C'est également un enfant très intelligent, qui lit beaucoup et dont les angoisses se manifestent par la boulimie et l'obésité. Il est amoureux d'Anna, une immigrée russe. Malgré les très nombreux conflits familiaux, sa relation incestueuse avec sa mère, Élie arrivera à surmonter ses difficultés⁹.
- 7 Le troisième roman de Dudu Busi, *Maman a la nostalgie des mots*, est différent des précédents. Son personnage central est aussi un enfant, Ovadia, mais nous le suivons également à l'âge adulte. C'est un roman à trois voix. Celle d'Ovadia, de son père Rahamim et de sa mère Nazima. Ils s'expriment à tour de rôle dans un langage qui est propre à chacun d'eux. Dans ce roman, la problématique de l'appartenance et de l'exclusion arrive à son apogée. Ovadia, enfant, adolescent puis adulte, est en opposition permanente avec ses parents originaires d'Irak. Il est, malgré sa réussite, en conflit avec la société israélienne et en conflit avec l'Allemagne où il vit pendant huit ans. La reconstruction douloureuse de son identité et ses liens complexes avec Israël sont au centre du livre¹⁰.

L'environnement

- 8 Le cadre de vie qui forge la personnalité et l'identité des protagonistes est décrit avec beaucoup de réalisme même s'il est regardé avec les yeux d'un enfant.
- 9 Dans *Verte est la lune dans le wadi*, la misère, la saleté, la violence sont mises en relief. Les habitants du quartier Hatiqva sont tous d'origine orientale.
- 10 Dans *Le bon sauvage*, nous voyons que l'état du quartier s'est amélioré depuis le précédent roman, mais le quartier Haargazim est misérable, sale, violent et dangereux. Il est intéressant de signaler que les habitants du quartier ont un peu changé. Les immigrants russes les plus démunis s'y sont installés et vivent dans des conditions matérielles très difficiles.
- 11 L'élément le plus frappant dans l'univers décrit par Dudu Busi est peut-être la violence. Elle régit les relations humaines au sein de la famille, entre voisins, à l'école et se manifeste dans le langage des protagonistes.
- 12 Dans *Le bon sauvage*, Élie vit avec sa mère, Sima, et son beau-père, Yefet. Tous deux sont drogués et très violents.
- 13 Les enfants connaissent à peine d'autres pans de la société et forgent donc leur personnalité et leur identité dans le seul milieu qu'ils connaissent. Le fait de vivre dans un quartier déshérité condamne le plus souvent les habitants à un huis clos d'où les possibilités de s'échapper sont très minces, voire inexistantes. Les enfants fréquentent les mêmes écoles, jouent ensemble. Nous verrons que dans le troisième roman de Busi, la mère d'Ovadia l'inscrit au mouvement de jeunesse *Hashomer Hatsa'ir*¹¹, bien qu'il habite à Ramat-Gan, pour le sortir de son milieu.

Appartenance communautaire

- 14 L'appartenance communautaire engendre souvent violence et agression. Tandis que les conflits entre Juifs orientaux et Juifs européens ne sont qu'esquissés dans le premier roman, ils prennent une place plus importante dans le deuxième et deviennent le sujet dominant dans le troisième. Dans *Verte est la lune dans le wadi*, tous les habitants du quartier sont orientaux, mais ce n'est pas pour cela qu'ils vivent en paix et s'estiment égaux. Quant aux Ashkénazes, les protagonistes originaires des pays arabes les traitent en général avec respect. Ainsi, le père de Moussa, par exemple, les nomme « nos frères originaires d'Europe ». Moussa pense au début que c'est pour consoler ces Juifs d'avoir tant souffert pendant la Shoah, mais s'aperçoit bien vite que cela n'est pas la raison.
- 15 Dans *Le bon sauvage*, le problème intercommunautaire apparaît de façon beaucoup plus aiguë. Le jeune Élie, dont le père est irakien et la mère originaire de Salonique, décrit sa communauté avec lucidité et un sens critique étonnant. Il estime sa culture dérisoire et violente. À l'école, son professeur lui reproche son attitude et dit que s'il avait été ashkénaze, on l'aurait accusé de racisme. Élie n'a aucune indulgence ni pour lui-même ni pour les habitants de son quartier. Il critique les querelles de voisinage, la violence, l'absence de politesse, de savoir-vivre, de goût et surtout le langage injurieux et raciste.
- 16 Le racisme existe au sein de la communauté orientale, mais les grands différends sont surtout entre les communautés orientale et européenne. Lorsqu'il s'agit de ces différends, les désaccords internes au sein de la communauté orientale s'effacent.
- 17 Par exemple, l'épicier du quartier affiche ses griefs contre les Ashkénazes. Ses parents et grands-parents ont été de grands commerçants respectés au Maroc. Les sionistes les ont faits venir en Israël. Ils ont laissé leurs biens au Maroc et sont devenus les esclaves noirs des Ashkénazes. Ces derniers les ont installés dans des camps de transit¹², se sont moqués de leur culture et ont piétiné leur honneur. Ils ont fait subir aux Juifs orientaux ce qu'ils avaient subi des mains des antisémites. Ils ont essayé de détruire leur identité d'origine.
- 18 On voit donc que l'amertume est tournée non pas contre l'homme ashkénaze, mais plutôt contre l'« establishment » qui n'a pas su accueillir les nouveaux immigrants venus des pays arabes.
- 19 Yefet, le beau-père d'Élie, critique lui aussi l'État. Il se sent exclu et maltraité par lui. Élie n'adhère pas à la critique de Yefet et le considère comme un homme frustré et vengeur.

- 20 Mais Élie lui-même, lorsqu'il se retrouve chez son amie Kimi, le soir de son anniversaire, entouré de jeunes du Nord (de Tel-Aviv) a le sentiment d'être inexistant à côté d'eux, de venir d'un monde lointain, misérable, laid, si différent de leur monde aseptisé.
- 21 Le jeune Élie est très attentif au regard que les autres portent sur sa communauté, surtout lorsque ce regard émane de ceux qu'il considère et admire. Il aime beaucoup l'auteur Yehoshua Kenaz. Il lui pardonne de mépriser, dans ses livres, ses frères noirs puisqu'ils le répugnent, lui aussi, surtout par leur côté primitif. C'est à cause d'eux qu'il a parfois honte de ses origines.

La Shoah — un traumatisme unificateur ?

- 22 La question de savoir si la Shoah peut être considérée comme le dénominateur commun de toutes les communautés juives en Israël, si la Shoah est un élément important de l'identité de tous les Israéliens ou si elle concerne exclusivement les Ashkénazes est posée par Dudu Busi dans ses romans *Le bon sauvage* et *Maman a la nostalgie des mots*. Les avis des différents personnages divergent.
- 23 Dans *Le bon sauvage*, Yom-Tov Itzhaki, père biologique d'Élie, est peintre et sculpteur d'origine irakienne. Il est véritablement obsédé par la Shoah. Yom-Tov est persuadé que dans une vie antérieure, il s'appelait Itzhakowski, et était tailleur, assassiné par les nazis à Varsovie. Ses tableaux sont d'un grand réalisme. Lorsqu'il les peint, il suit un régime drastique pour s'identifier à la faim horrible ressentie par Itzhakowski au ghetto de Varsovie. Dans son atelier, il allume six veilleuses à la mémoire des six millions de victimes juives et écoute des chants tristes en yiddish. Au début, il porte une salopette, puis il met un pyjama rayé, orné de l'étoile jaune et se rase la tête.
- 24 Lorsque Élie commence à se droguer, l'état psychologique de son père se détériore et l'identification aux victimes s'accroît. Il installe au milieu de son atelier une bonbonne de gaz et son fils Élie le découvre un jour au bord de l'asphyxie. L'état de Yom-Tov s'aggrave et le roman se termine par la phrase :

« Il a déjà perdu vingt et un kilos, il est devenu l'ombre de lui-même. S'il n'y a pas de miracle, je suis sûr qu'il ne survivra pas à cette Shoah. Les Nazis, que leur mémoire soit maudite pourront, avec soixante ans de retard, compter une victime juive supplémentaire. La première victime irakienne . »

- 25 Ce comportement caricatural, tout à fait pathologique, ne représente pas l'attitude de toute la communauté orientale envers la Shoah.
- 26 Ovadia, dans *Maman a la nostalgie des mots*, raconte que lorsqu'il était à l'armée, il a regardé le film *Shoah* avec ses soldats. Étonnés de son intérêt pour la Shoah, il leur dit : « Le génocide est celui du peuple juif tout entier et cela ne change rien si je suis oriental¹⁴. »
- 27 En revanche, un autre personnage critique l'intérêt de l'Oriental pour la Shoah : « Il n'a pas honte ? qu'a-t-il à faire de leur Shoah ? Il devrait penser à notre souffrance à nous, les Orientaux » ; et Élie de répondre : « Tu devrais avoir honte de dire leur Shoah. Ne fais-tu pas partie du peuple juif, ne t'identifies-tu pas à leur souffrance¹⁵ ? »
- 28 Selon Dudu Busi, une partie des Juifs orientaux considère donc que la Shoah appartient à leur histoire tandis que l'autre ne se sent pas concernée par le génocide. Les uns voient dans la Shoah un élément essentiel de leur identité en tant qu'Israéliens, d'autres estiment que le fait d'appartenir à la communauté orientale les oblige à s'investir dans des problèmes qui leur sont propres.

La honte des parents

- 29 Le sentiment d'appartenir à une même histoire, même si elle n'a pas été vécue personnellement, résulte aussi de l'éducation. L'école joue, bien entendu, un rôle important pour l'unité du pays.
- 30 La volonté d'appartenir à ce que plusieurs protagonistes appellent le « bel Israël », les amène parfois à mépriser leurs parents. Dans *Le bon sauvage*, ce phénomène est illustré par Yom-Tov, le père biologique d'Élie. Il va sur la tombe de son père tous les vendredis, et en rentrant chez lui, se lamente au son d'une musique irakienne en demandant pardon à son père :

« Excuse-moi d'avoir eu honte de ton accent, des chansons que tu chantais, de la musique que tu aimais, des vêtements que tu portais. Mes professeurs m'ont embrouillé, j'étais un enfant égaré, un enfant déraciné et maintenant je suis un homme mauvais. Pardonne-moi, papa, de t'avoir peiné, d'avoir arrêté de prononcer les lettres gutturales *het* et *'ain* pour être accepté par les autres, d'avoir détruit mon identité et mes racines pour sentir que j'appartenais au bel Israël¹⁶. »

31 Nous constatons ici — il s'agit des années cinquante soixante — la volonté de gommer toute spécificité et surtout la spécificité de la civilisation orientale, pour sortir de l'enfermement socioculturel. Il faut souligner que ceci semble faire partie de la mission des professeurs et de l'école. Pour forger un peuple, il faut faire disparaître les particularités, surtout celles considérées comme médiocres.

32 La honte des parents prend une dimension très importante dans *Maman a la nostalgie des mots*. La maman du jeune Ovadia, neuf ans, l'inscrit au mouvement de jeunesse *Hashomer Hatsa'ir*, fréquenté surtout par des enfants d'origine ashkénaze et d'un milieu social différent du sien. Ovadia va vivre une sorte de schizophrénie qui le mènera non seulement à avoir honte de ses parents et de leur mode de vie, mais également de lui-même.

33 Ce qui lui fait honte, c'est toute la partie orientale de sa personnalité et de celle de ses parents. Il éteint la radio pour ne plus écouter la musique arabe qu'ils aiment. Il ne veut pas que sa mère vienne au centre de *Hashomer Hatsa'ir* parce qu'il a honte d'elle. Il a même honte de son prénom Nazima et veut qu'elle le change en Ziva. Ovadia, pour s'intégrer au groupe de ses nouveaux camarades, ne prononce plus les gutturales. À l'âge de douze ans, il dit à ses parents qu'il prendra un autre nom à dix-huit ans. Ovadia Yehezkel deviendra Ouri Kal. Rahamim, son père, lui dit : « Où est le mal dans Ovadia, où est le mal dans Yehezkel ? Yehezkel, c'est ton nom, c'est le nom d'un prophète. Tu devrais en être fier. »¹⁷

34 Nazima demande à son fils pourquoi il cache ses parents à ses camarades. Il lui répond :

« Regarde-toi et regarde papa et tu comprendras toute seule pourquoi. Les parents de mes camarades sont modernes et vous, vous êtes deux primitifs. Ça fait cent ans que mon père vend du thé au lieu de s'instruire et toi tu pleures encore en regardant les films arabes stupides le vendredi soir. Les parents de mes camarades voyagent à l'étranger, voient le vaste monde, pas comme vous, encore fourrés en Irak. Alors, comment vous inviter avec mes camarades ? Tout le monde va se moquer de moi¹⁸. »

35 Le problème du respect de la religion se greffe sur la mésentente totale entre père et fils. Les camarades ashkénazes d'Ovadia ne sont pas pratiquants tandis que le père d'Ovadia le traîne à la synagogue et veut l'inscrire dans une école religieuse¹⁹.

36 Le problème politique est lui aussi une source de discorde. Tandis que ses parents sont adeptes de Begin et du Likoud, Ovadia vote à gauche. Son père déplore d'ailleurs que sa femme l'ait envoyé à *Hashomer Hatsa'ir* chez les *mapainikim*²⁰. Il le considère comme un communiste, ce qui à ses yeux est une véritable tare. Ovadia, ballotté entre deux mondes, est perdu. Il ne peut s'accepter tel qu'il est, souffre d'un complexe d'infériorité et ne peut pas respecter ses parents qui se demandent quel mal ils ont fait.

L'exclusion

37 *Maman a la nostalgie des mots* est un véritable cri contre la ségrégation des juifs orientaux et contre le racisme.

38 L'éducation qu'Ovadia a reçue à *Hashomer Hatsa'ir*, les valeurs sionistes qu'on lui a inculquées le mènent tout naturellement à se porter volontaire pour servir dans les unités parachutistes à l'armée. Mais ce n'est pas la seule raison. Appartenant à la communauté orientale, il sent le besoin de prouver à lui-même et aux autres qu'il est le meilleur. À l'armée, il est un héros à ses propres yeux et aux yeux des militaires. Il sent qu'il appartient à l'histoire sioniste.

39 Un seul événement brise son rêve et ses illusions. Il part en permission après la mort tragique de huit de ses soldats. Il rend visite aux familles endeuillées, des familles ashkénazes, orientales et druzes devenues une seule et grande famille en deuil. Il rentre chez ses parents à Ramat-Gan. Ses parents et amis le poussent à sortir pour se changer les idées. Il décide d'aller en boîte de nuit à Tel-Aviv. Devant la boîte de nuit, il attend de pouvoir y entrer. Il s'aperçoit que ceux qui sont arrivés après lui entrent avant. Il regarde ceux qu'on ne laisse pas entrer et s'aperçoit

qu'ils sont tous basanés et ont l'aspect oriental. À l'entrée, il y a d'ailleurs un panneau : entrée interdite aux basanés²¹. C'est un véritable choc pour lui. À l'armée, il est officier d'élite et dans la vie civile il n'est qu'un basané qui n'est pas digne d'entrer dans une boîte de nuit. Cet événement l'anéantit, il a l'impression de vivre l'apartheid dans sa propre chair. Il ne peut le pardonner au pays pour lequel il a été prêt à sacrifier sa vie.

40 Cet événement rouvre les blessures de l'époque de *Hashomer Hatsa'ir* qu'il croyait cicatrisées. Jeune adolescent, il sortait avec Ronit, son premier amour, qu'il rencontre d'ailleurs à la fin du livre à son retour d'Allemagne et qu'il sauve après un attentat. Il en est fou amoureux. Il est invité chez elle pour le repas du vendredi soir qui se passe parfaitement. Lorsqu'il s'en va, il attend derrière la porte et écoute. Les mots qu'il entend le blessent profondément : eux les primitifs – nous les civilisés, et surtout « il n'est pas des nôtres ». Ces mots lui reviennent lorsqu'il se trouve devant la boîte de nuit.

41 Quelques mois plus tard, il quitte le pays pour l'Allemagne. Là, il est invité à une réception importante et fait la remarque suivante à son ami :

« C'est triste, c'est triste et ironique qu'en Allemagne, avec tout ce qu'elle symbolise, on m'invite moi, le Juif fier et provocateur, tandis qu'en Israël, ma patrie, où j'étais officier dans une unité d'élite, on ne m'a pas laissé entrer dans une boîte de nuit parce que j'étais oriental²². »

42 L'attitude d'Ovadia vis-à-vis d'Israël est complexe et ambiguë. Tantôt il parle de son immense haine pour Israël, tantôt il se contredit en disant qu'Israël est sa maison, qu'il éprouve du chagrin, de la rancœur, de la colère, mais pas de haine. Il hait, en revanche, l'Allemagne et les Allemands. Ovadia se trouve en fait entre deux mondes : il a été obligé de se renier, de vexer sa mère, de cacher ses goûts, de vivre masqué pour être accepté par les autres, mais cela ne l'a mené nulle part. Lors des nombreuses disputes entre Ovadia et son père, ce dernier lui explique qu'il a récolté ce qu'il avait semé. Il a voulu à tout prix être quelqu'un d'autre. Il a voulu à tout prix se mêler aux Ashkénazes. Il pensait qu'ils étaient comme lui et lui comme eux. Il est tombé amoureux d'une fille de l'autre camp.

43 Les attitudes du père et du fils sont totalement opposées. Nazima essaie de raisonner son fils avec d'autres mots : « Ne hais pas les Ashkénazes, ils sont la chair de notre chair, nous partageons le même destin. Les non juifs ne font pas la différence entre nous, pour eux nous sommes tous juifs. Ne t'empoisonne pas par la haine et la colère²³. »

44 Ovadia regrette d'être comme il est. Il vit seul à cause de cette sensibilité à fleur de peau qui le ronge et qui l'a éloigné de tout ce qu'il a tant aimé, du pays qu'il a servi. Il se sent emprisonné dans une volonté de vengeance.

45 Il faut souligner que l'armée semble avoir un rôle important dans la création d'un peuple uni, égalitaire, sans différence de couleur de peau ni d'origine. Mais apparemment cela ne suffit pas.

Reconstruction

46 À la fin du livre, lorsque Ronit demande à Ovadia ce qu'il a fait pendant huit ans en Allemagne, il lui répond qu'il a reconstruit son identité et ajoute que l'Ovadia qui est en face d'elle est attaché à ses racines tandis que dans le passé, il les niait et en avait honte. La réponse peut paraître insolite. Comment se fait-il que le retour aux racines se produise précisément en Allemagne ? En fait, Ovadia crée un parallèle entre l'Allemagne et Israël. Les Allemands antisémites jouent le rôle des racistes ashkénazes en Israël et les juifs persécutés en Allemagne jouent le rôle des juifs orientaux, rejetés et humiliés en Israël. Ovadia, qui dissimulait sa personnalité et ses origines orientales en Israël pour être accepté par les Ashkénazes, affiche sa judéité en Allemagne et combat ceux qui l'attaquent. L'épisode suivant illustre parfaitement ce comportement : son associé israélien lui raconte qu'en arrivant à Berlin, il portait un médaillon avec l'étoile de David jusqu'au jour où il est entré dans un bar plein de têtes rasées qui l'ont tabassé et mis dehors. Depuis, il cache sa judéité. Cette histoire rappelle à Ovadia sa première journée à *Hashomer Hatsa'ir*. Toute proportion gardée, ajoute-t-il. Il s'est battu contre trois garçons qui n'ont pas apprécié son aspect physique et son accent. Puis il poursuit : « Pourquoi toute proportion gardée ? Quelle est la différence entre les têtes rasées qui ont tabassé mon associé et ces trois enfants ? La raison de l'agression et de la violence est la même : une peur

originelle de ce qui est différent²⁴. » Ovadia ne va pas cacher sa judéité. Il a caché pendant des années son identité en Israël. Il n'a pas l'intention de continuer à avoir honte de ce qu'il est.

47 Son associé essaie de l'en dissuader et demande qu'il n'affiche pas sa religion, mais Ovadia refuse. Il va encore plus loin dans sa démarche. Il veut réussir pour prouver aux vaniteux ashkénazes israéliens qu'ils sont des vauriens. Leur prouver qu'ils ne se sont jamais vengés des Allemands et que lui, Ovadia Yehezkel, ancien sioniste, juif arabe comme il dit, considéré comme un vaurien basané, va accomplir la vengeance.

48 Sa vengeance des Allemands et sa vengeance du comportement des Ashkénazes à son égard deviennent un seul et même combat. Il veut venger l'honneur juif et par là même, venger l'honneur des Orientaux. Il peint une étoile de David sur la vitrine de son magasin de chaussures pour bien montrer aux Allemands qu'il s'agit d'un magasin juif. Il en explique la raison à son associé :

« C'est ma manière de venger les six millions, c'est ma manière de me venger des racistes israéliens, les petits-fils des victimes du nazisme, qui ne nous ont pas laissés entrer dans leur boîte de nuit, qui nous ont traités de basanés. Nous avons risqué notre vie pour la patrie et eux nous ont repoussés comme des chiens errants²⁵. »

49 Il exprime ainsi non pas sa haine, mais son grand chagrin et son amertume.

50 Il est possible néanmoins de conclure cette étude sur l'appartenance et l'exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi par une note optimiste. Comme il a été dit dans l'introduction, les Israéliens manifestent depuis plusieurs années un engouement pour la recherche de leurs racines. Les Orientaux ont amorcé ce mouvement et les Ashkénazes leur ont emboîté le pas. Busi le dit d'ailleurs à la fin de son roman par l'intermédiaire de Ronit qui explique que retourner aux racines est à la mode en Israël. Pendant des décennies, l'« establishment » sioniste ashkénaze a essayé de gommer non seulement l'identité des Orientaux, mais aussi sa propre identité. À présent, les uns et les autres revendiquent la leur. D'après la fin du roman *Maman a la nostalgie des mots*, il est permis d'espérer que cela se passera dans la sérénité et dans l'harmonie.

Bibliographie

- BUSI, Dudu (2000), *הירח ירוק בוואדי* (Verte est la lune dans le Wadi), Am Oved.
- BUSI, Dudu (2003), *פרא אציל* (*Le bon sauvage*), Keter.
- BUSI, Dudu (2006), *אמא מהגעגעת למיל'ים* (*Maman a la nostalgie des mots*), Keter.
- CHETRIT, Sami Shalom (7.3.2001), « כמו ספינות תקועות על שרטון » (Comme des bateaux échoués sur un banc de sable), *Haaretz*.
- CHETRIT, Sami Shalom (13.12.2006), dans « צריך היה לתת לנזימה לדבר ולסתום לגברים את הפה » (Il fallait laisser parler Nazima et fermer la gueule des hommes), *Haaretz*.
- KAKOUN, Oren (21.10.2006), dans « המבוכה הגדולה שלי » (Mon grand embarras), *Haaretz*.
- LIN, Nimrod (24.9.2006), dans « גע בי אשכנזי » (Touche-moi l'Ashkénaze), *Walla Tarbut u-yidur*.
- MANHEIM, Noa (14.9.2003), « הזעם והזוהמה » (Colère et crasse), *Yediot Aharonot*.
- SHEMOELOF, Mati, SHEMTOV, Naphtali & BARAM, Nir (2007), *הדורות והות, הדור השלישי כותב*, תהודות זהות (Échos d'identité, la troisième génération écrit de l'oriental), Am Oved.
- VARBIN, Rina (2005), « נער שולי'ים, מיפגש עם דודו בוס'י » (Un enfant marginal – rencontre avec Dudu Busi), *Ofaqim hadashim*, n° 24.

Notes

- 1 En hébreu *Israël ha-yafa*. Il s'agit de la population israélienne composée d'ashkénazes établis dans le pays depuis plusieurs décennies, instruits et d'un niveau socioéconomique élevé.
- 2 Rina Varbin, « Na'ar shulayim – mifgash 'im Dudu Busi » (« Un enfant marginal – rencontre avec Dudu Busi »), *Ofaqim hadashim*, n° 24, 25 août 2005.
- 3 *Ha-yareah yaroq ba-wadi*, Tel-Aviv, Am Oved, 2000.
- 4 *Pere atsil*, Jérusalem, Keter, 2003.

5 *Imma mitga'ga'at le-milim*, Jérusalem, Keter, 2006.

6 Voir : Mati Shemoelof, Naphtaly Shemtov, Nir Baram (éd.), *Tehudot zehut, ha-dor ha-shlishi kotev mizrahūt* (*Échos d'identité, la troisième génération écrit de l'oriental*), Tel-Aviv, Am Oved, 2007, ouvrage consacré aux écrivains d'origine orientale de la troisième génération qui se manifestent dans les années 70 et 80 du xx^e siècle.

7 Sur les liens de Dudu Busi avec son quartier Hatiquva voir : Sami Shalom Chitrit, « Kmo sfinot tqv'ot 'al sirton » (« Comme des bateaux échoués sur un banc de sable »), *Haaretz*, 7 mars 2001.

8 Les cageots, en hébreu.

9 Noa Manheim, « Ha-za'am we-ha-zohama » (« Colère et crasse »), *Yediot Ahronot*, 14 septembre 2003.

10 L'accueil de ce roman a été généralement favorable, par exemple : Sami Shalom Chitrit dans « Tsarikh haya latet le-Nazima le-dabber we-listom la-gvarim et ha-pe » (« Il fallait laisser parler Nazima et fermer la gueule des hommes »), *Haaretz*, 13 décembre 2006, mais plusieurs critiques ont mis en exergue les clichés et les lieux communs qu'il véhicule. Parmi eux : Nimrod Lin dans « Ga' bi, Ashkenazi » (« Touche-moi, l'Ashkénaze ») *Walla, Tarbut u-viddur*, 24 septembre 2006 et Oren Kakoun dans « Ha-mevukha ha-gdola shelli » (« Mon grand embarras »), *Haaretz*, 21 octobre 2006.

11 Mouvement de jeunesse d'obédience socialiste.

12 *Ma'barot* en hébreu.

13 *Le bon sauvage*, p. 270.

14 *Maman a la nostalgie des mots*, p. 62.

15 *Le bon sauvage*, p. 172.

16 *Ibid.* p. 67.

17 *Maman a la nostalgie des mots*, p. 150-151.

18 *Ibid.* p. 154.

19 Pour l'attitude de Dudu Busi vis-à-vis de la religion voir : « Dudu Busi we-ha-yahadut » (Dudu Busi et le judaïsme) *Yediot Ahronot*, 8 septembre 2007.

20 Mapai (מפא"י). Acronyme en hébreu de מפלגת פועלי ארץ ישראל (« parti ouvrier d'Erets Israël »). Parti socialiste israélien. *Mapainik* est le membre de ce parti, pluriel : *mapainikim*.

21 Le mot employé en hébreu est *arsim*, pluriel de *ars*. C'est un mot arabe dont le sens premier est « souteneur ». Dudu Busi définit lui-même dans *Maman a la nostalgie des mots* (p.127), le concept qu'il nomme *arsiyut* : « *Arsiyut* n'est pas seulement une gourmante, pas seulement une couleur de peau, pas seulement des disputes dans la rue, pas seulement un nom de famille à consonance orientale, c'est tout d'abord une caractéristique de ceux qui pensent que tout leur est dû. » Nous avons choisi de traduire *ars* par « basané », tout en sachant que la traduction ne rend pas le sens exact du mot.

22 *Maman a la nostalgie des mots*, p. 85.

23 *Ibid.* p. 103.

24 *Ibid.* p. 58.

25 *Ibid.* p. 79.

Pour citer cet article

Référence électronique

Lily Perlemuter, « Appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi », *Yod* [En ligne], 14 | 2009, mis en ligne le 31 octobre 2011, consulté le 03 avril 2016. URL : <http://yod.revues.org/357> ; DOI : 10.4000/yod.357

Référence papier

Lily Perlemuter, « Appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi », *Yod*, 14 | 2009, 123-137.

Droits d'auteur



Yod – Revue des études hébraïques et juives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Résumés

La difficile intégration des auteurs juifs orientaux en Israël. Les trois romans de Dudu Busi, qui est né à Tel-Aviv, en 1969, traitent des Juifs orientaux en Israël au cours des trente dernières années du XXe siècle.

À travers l'étude des protagonistes, de leur comportement et de leur milieu, cette étude tente de voir si l'appartenance à la communauté orientale est un motif d'exclusion de la classe supérieure de la société israélienne et si les membres de cette communauté doivent nier leurs racines, afin de réussir.

The Question of Identity in Dudu Busi's Novels

The three novels of Dudu Busi, who was born in Tel-Aviv, on 1969, treat of oriental Jews in Israel during the thirty last years of the twentieth century.

Through the study of the protagonists, their behavior, their environment, this study tries to see whether belonging to the oriental community is a reason for exclusion from the higher class of Israeli society and whether members of this community have to deny their roots in order to succeed.

לשאלת הזהות ביצירתו של דוד בוס

דודו בוס, שנולד בתל אביב ב 1969, מטפל בשלושת הרומנים שלו ביהודים ממוצא מזרחי בשלושים השנים האחרונות של המאה העשרים.

השאלה הנבחנת במאמר זה, לאחר ניתוח מפורט של הגיבורים ודרכי אפיונם, היא האם לאור יצירתו של בוס, יש בהשתייכות לעדה מזרחית משום מכשול בהתקדמות האישית והמקצועית בחברה הישראלית העכשווית.

Entrées d'index

Mots-clés : Ashkenazes, intégration, exclusion, Juifs orientaux, judaïsme oriental, Busi Dudu)1969-(, quête identitaire

Keywords : Ashkenazi, integration, exclusion, Oriental Jews, Eastern Judaism, Israel, literature, twentieth century, Israeli society, Busi Dudu)1969-(, quest for identity, Holocaust

מילות מפתח : אשכנזי, השתלבות, הוצאה מן הכלל, מזרחי יהודים, יהדות המזרח, ישראל, ספרות, המאה העשרים, החברה הישראלית, דודו בוס, החיפוש אחר הזהות, שואה

Géographie : Israël

Périodes & Événements : Shoah, vingtième siècle

Domaines : littérature